

DATE : 14 mars 2022

MÉDIA : Le Monde

TITRE : « I Silenti », l'hommage aux Tziganes disparus dans les camps de concentration nazis

JOURNALISTE : Marie-Aude Roux

« I Silenti », l'hommage aux Tziganes disparus dans les camps de concentration nazis

En ouverture du festival Détours de Babel, le compositeur Fabrizio Cassol et le violoniste manouche aveugle Tcha Limberger ont fait revivre ce génocide oublié. Une partition magnifique, qui emprunte aux madrigaux de Monteverdi.

Par Marie-Aude Roux (Grenoble, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 08h45, mis à jour à 08h48 · 🕒 Lecture 4 min.



Tcha Limberger, violon et voix (de dos, au premier plan) et la danseuse Shantala Shivalingappa (vêtue de noir) dans le spectacle « I Silenti », à la MC2 de Grenoble, le 11 mars 2022. KURT VAN DER ELST

Une pénombre où marchent des fantômes, silhouettes rasant les murs de la mémoire. Vendredi 11 mars, le festival Détours de Babel, créé par Benoît Tiberghien et organisé par le Centre des musiques nomades, ouvre sa 12^e édition à la MC2 de Grenoble avec *I Silenti* (« les silencieux »), poème musical conçu par le compositeur et musicien Fabrizio Cassol et le violoniste et chanteur aveugle Tcha Limberger. Les deux hommes sont nés en Belgique, le premier est aussi saxophoniste du groupe Aka Moon, l'autre, reconnu comme l'une des figures de la musique folklorique des Carpates. Ils rendent hommage aux Tziganes décimés dans les camps d'extermination, lors de la seconde guerre mondiale. Ainsi, la 80^e Journée internationale de commémoration des victimes de l'Holocauste, en 2020, n'a-t-elle mentionné qu'à la marge le Porajmos, ce génocide oublié, toujours pas reconnu en tant qu'opération de purification ethnique.

Lire aussi | 📖 [Le génocide oublié des Tziganes](#)

Guidé à l'ouïe par les clochettes de la danseuse indienne Shantala Shivalingappa, Tcha Limberger s'est assis. Il fait trembler doucement sur son violon une note tenue. Bientôt s'élève autour de lui l'exquise suavité d'un madrigal à trois voix de Monteverdi (*Sfogava con le stelle*). Un cri déchirant rompt la polyphonie : la quintessence de l'âme tzigane, ce chant si caractéristique nourri de ports de voix expressifs, d'ornements douloureux, que soulèvent, par vagues, de larges accords drossés. L'art ancestral du peuple nomade et le figuralisme italien du *Seicento*, habilement mariés avec l'électronique sous la plume tisserande de Fabrizio Cassol, vont se mêler dans une riche tapisserie sonore, une subtile harmonie.

« J'écoute le chant du ruisseau », module Tcha Limberger, qui joue et chante en même temps, « et dans les grands bois verts, je vois des fleurs qui se fanent ». Dotée d'une poignée d'excellents musiciens – la contrebasse de Vilmos Csikos, l'accordéon de Philippe Thuriot, les percussions de Simon Leleux, ainsi que le kaval de Georgi Dobrev, cette flûte traditionnelle des Balkans –, la partition

métisse se déploie, faisant la part belle aux voix sensuelles de Claron McFadden (soprano), Nicola Wemyss (mezzo) et Jonatan Alvarado (ténor), capables de passer du souple madrigalisme vénitien (prémonitoire de l'opéra) aux accents plus viscéraux des Tziganes.

Scénographie minimaliste

En fond de scène, la projection de photos. Des femmes et des petites filles aux regards anxieux, debout derrière des barbelés, qui se teindront peu à peu de rouge. Une roulotte qui brûle. Des hommes et garçonnets assis, fixant l'objectif, dont un mapping noir effacera lentement les corps et les visages au fil du *Lasciatemi morire* monteverdien (*Lamento d'Arianna*), pour ne laisser que des contours charbonnés d'êtres humains. Tcha Limberger chante en romanès, en grec, en espagnol, suivant l'itinéraire d'une tragédie dont il se fait l'aède, contrepoincée par la danse stylisée de Shantala Shivalingappa, « symbole de la mère perdue, celle des origines indiennes oubliées des Roms ».

Projetés sur les murs du plateau, nuages en cavale, abstraction de vents et d'espaces, fresques de chevaux galopant – la liberté ravie. « *Je me tairai !* », se répondent les voix en écho alors que la mélodie se charge de bruit, que s'éteignent les mots, réduits à l'onomatopée, au souffle, puis au silence. La scénographie minimaliste du peintre Oscar van der Put et la sobre mise en espace de Lisaboa Houbrechts concentrent le mouvement des corps – marche, danse – enveloppés de grandes couvertures colorées. La joie d'être vivant surgit : « *Je t'aime, ma vie* » (*T'amo, mia vita*). Une soudaine jubilation a succédé à la plainte. Les talons de la danseuse martèlent le sol jusqu'à l'épuisement. Avant l'arrêt suspensif du très beau *Hor che'l ciel e la terra*, psalmodié a cappella par l'ensemble des musiciens. « *Maintenant que le vent se tait, et le ciel et la terre, que le sommeil retient les oiseaux et les fauves...* »

« *Je pleure pour toi, ma très chère mère*, enchaîne Tcha le Manouche, et je souffre en exil. » Une étonnante parentèle unit cette musique et les pièces de Monteverdi, sans doute parce qu'elles sont les premières de l'histoire de la musique dévolues aux passions humaines, avec leurs drames et leurs joies. La scène s'empourpre de lumière rouge, englobant musiciens, danseuse, chanteurs. « *Je suis loin de toi, mais près de toi est mon désir.* » La nuit du plateau rejoint celle de la salle.

🎧 *I Silenti*, de Fabrizio Cassol et Tcha Limberger. Avec Tcha Limberger (voix et violon), Shantala Shivalingappa (danse), Claron McFadden, Nicola Wemyss, Jonatan Alvarado (voix), Philippe Thuriot (accordéon), Vilmos Csikos (contrebasse), Simon Leleux (percussions), Georgi Dobrev (kaval), Lisaboa Houbrechts (mise en scène), Christian Longchamp (dramaturgie), Oscar van der Put (scénographie et vidéo), An Breugelmanns (lumière), Carlo Bourguignon et Guillaume Desmet (son). Festival Détours de Babel à la MC2 de Grenoble. Jusqu'au 10 avril. Reprise le 13 mai à la Scène nationale d'Orléans.

🎧 Disque : *I Silenti*, 1 CD Outhere Music.